

CORPS A CORPS ET A CRIS - Montpellier Danse. Le festival remue des questions d'actualité, notamment les tensions moyen-orientales.

Par Marie-Christine Vernay

En pleine Coupe du monde de foot, dans la chaleur et un brouhah incessant où chaque mot prononcé semble déclencher le débat du siècle, il est difficile de dénicher des havres de paix. Volontairement tiraillé entre les spectacles qui font sens avec des propos plus ou moins politiques et de propositions chorégraphiques dites abstraites ou conceptuelles, le festival *Montpellier Danse* remue bien des questions d'actualité, notamment celle liées aux tensions moyen-orientales. Hier soir, dans un autre registre, Magui Marin présentait *Ha ! Ha !*, qui s'interroge sur la place du rire, les blagues de comptoir et surtout sur le partage. Bref, de quoi rit-on, et avec qui ?

Jeudi et vendredi, Gilles Jobin signait, lui, *Double deux*, créé récemment à *Bonlieu, scène nationale* d'Annecy. Dans la cour des Ursulines, le chorégraphe suisse a délimité un espace inviolable. Des adhésifs bleus tirés au sol retiennent les danseurs, sauf lorsqu'ils veulent changer de liquette en fond de scène. Un de plus, et ce serait la tuerie. Mais à douze dans cet espace saturé qui crée les tensions, ils livrent des combats de bretteurs, entre hommes et femmes le plus souvent.

Cela commence par des activités solitaires, avec des chutes qui ponctuent régulièrement des verticalités effrontées, puis effondrées. Ensuite, ils s'y mettent à deux pour s'empailler gaillardement, jusqu'à une distribution olé olé de paires de claques. Dans ces corps à corps provoqués sans raison majeure, autre que la promiscuité et le trop plein d'énergie, Gilles Jobin nous place devant la question de la querelle intestine. Les portés ne suffiront pas à calmer le jeu ni sa relecture du Kama Sutra qui fige le corps des danseurs dans des postures qu'eux seuls peuvent bien interpréter, tant elles demandent de la souplesse et du dévouement. *Double deux* assez formel et, en tout cas, très lisible est au cœur du festival de la tension et de sa possible résolution.

Comme, d'une tout autre façon, le duo Rita Quaglia-Lluis Ayet, qui parle avec une émotion intime de Jérusalem. En travaillant sur la dissolution du spectaculaire, sur la fameuse phrase d'André Breton « la beauté sera convulsive ou ne sera pas », ils nous emmènent avec le photographe Didier Ben Loulou dans leur appréhension d'une ville symbolique et iconographique.

Une des photos exposées sur des écrans manipulés en direct reprend l'affiche du festival et le titre du spectacle : Bleu de terre rouge. Alors que la danse va jusqu'aux étirements les plus libérateurs, les photos sont fragmentées. De leur Jérusalem, parvient l'idée d'une ville et d'un peuple, d'un quartier et d'un morceau de mur, celui d'une habitation. Tout est

si brisé : seuls les corps dans un ultime effort parviennent à murmurer un chant réunificateur.

Folle de danse aussi, Nacera Belaza, qui a créé sa propre compagnie en France en 1987, offre avec Titre provisoire/un an après...une de ses meilleures pièces. Le spectacle démarre par une pluie torrentielle qui, en formant ce qui pourrait être une flaque, va refléter le plateau sur un écran.

C'est dans une brume de chaleur qu'elle apparaît, avant de s'emparer de la scène et de ne plus la lâcher, rejointe par des clones d'elle-même, des femmes éprises de mouvement, seule croyance pour l'avenir de leur corps. Un credo auquel on adhère d'autant plus que la danse tournoyante, ronde, silencieuse (elles portent des chaussettes) et têtue est un appel d'air.